

### **Le prix Renaudot à Boris Schreiber**

Plus d'un millier de pages imprimées serrées. *Un silence d'environ une demi-heure* de Boris Schreiber (Le Cherche-Midi) qui a obtenu hier, au 9<sup>e</sup> tour, le prix Renaudot est véritablement un livre monstre, autobiographie d'un exilé, d'une enfance et d'une adolescence, des années 30-40.

Sa mère ne cessait de lui répéter : « *Boris, tu es un génie. Tes livres seront des succès universels* ». Il avait treize ans, le fils d'émigrés juifs russes à Paris, quand, sur le chemin du lycée, en 1936, il composait dans sa tête l'article qui lui serait consacré plus tard dans le Larousse. A défaut du Nobel, il décroche, soixante ans plus tard, le prix Renaudot pour un ouvrage monstre, de plus de mille pages, avec son titre emprunté à l'Apocalypse : *Un silence d'environ une demi-heure* (le cherche-Midi).

Tout au long de cette autobiographie qui couvre seulement une petite partie du passé de Boris Schreiber, et comme dans les deux ouvrages précédents, *Le Lait de la nuit* et *Le tournesol déchiré* (voir les articles de Odile Le Bihan – RL. Des 25/6/89 et 1/9/91), un seul sujet, un unique centre d'intérêt, clairement affiché : *moi*. Ou plutôt *nous*, car l'auteur écrit toujours à la première personne du pluriel : *Boris et moi*, plus loin *Boris sans moi*. Une convention très psychanalytique.

La vie de Boris Schreiber, celle de ses parents surtout, fournit, il est vrai, la matière d'un véritable roman. Repliés à Berlin après la révolution, Wladimir et Genia ont échangé une vie de bourgeois aisés pour celle d'exilés. Lui, cependant, parvient à un poste important à la *Deroutra* en Allemagne, organisme commercial soviétique. Plus tard, ils s'installent à Anvers où ils subsistent dans un dénuement complet. Au début des années 30, avec leur fils Boris, ils tentent leur chance à Paris où Wladimir réussit à rebâtir une confortable fortune dans le commerce d'alimentation. Boris fréquente les meilleurs établissements, s'invente une ascendance alsacienne. Déjà il veut être écrivain. Sa mère le pousse à tenir un journal, puis à aller le montrer à André Gide. Celui-ci crie au prodige tout en plaquant un baiser sur les lèvres de l'adolescent.

Arrive la guerre, le repli à Vichy, puis à Marseille où les Schreiber se couvrent de la religion orthodoxe adoptée par les parents de Genia. Seule préoccupation de Boris : renouer le contact avec Gide qui séjourne dans un village proche de Grasse. Le jeune garçon s'y rend, l'écrivain en profite pour le palper, mais décrète ses écrits sans intérêt. Henri Thomas, lui, conseille à Boris de lire Rimbaud ! Pour assurer sa sauvegarde, sur les conseils de ses parents, Boris se fait embaucher par l'organisation Todt et travaille sous l'ordre des Allemands. La dissimulation idéale, au cœur du système nazi, mais qui implique mensonges et compromissions. Là encore, Boris conjurera le danger en collaborant à un quotidien communiste marseillais après la Libération. Toujours plus préoccupé de son apparence physique, de ses vêtements, de ses conquêtes et de la fameuse œuvre à écrire, que de la guerre ou de ses grands-parents tués à Riga.

On peut porter à son crédit une franchise totale, le souci de ne rien dissimuler, même le plus honteux ou le plus mesquin. Voici enfin, cinquante ans plus tard, la reconnaissance publique qu'il a tant cherchée, à coup de séduction et d'argent. Ne reste plus à conquérir que la citation dans le Larousse.